

Angela Bubba Elsa

Éditions Héloïse d'Ormesson

Roman traduit de l'italien
par Florence Courriol-Seita



Titre original : *Elsa*
Éditeur original : Ponte alle Grazie,
une marque d'Adriano Salani Editore, Milan, 2022.
© Angela Bubba, 2022

Pour l'édition française :
© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2025
ISBN 978-2-35087-960-4

Cette édition est publiée en accord avec Angela Bubba,
en collaboration avec ses agents dûment nommés
Mala Testa Lit. Ag., Milan, Italie
et Books And More Agency #BAM, Paris, France.
Tous droits réservés.

Éditions Héloïse d'Ormesson
92 avenue de France, 75013 Paris
www.editions-heloisedormesson.com
info@lisez.com

En application du code de la propriété intellectuelle, il est interdit de reproduire
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.

RS COMMERCE

À Elsa, avec amour

J'aimerais écrire à jets de feu.

Léon Tolstoï

RS COMMERCE

Vivre, alors ? Ou écrire ?

Ne me demandez pas de choisir. Tout ce que je sais, c'est que la vie paraît intolérable, quand l'écriture est une tragédie bien plus heureuse.

Peut-être me trompé-je, la faute sans doute à mon esprit classique, moins capricieux que les personnalités modernes, plus obsessionnel, plus dur, plus ferme. En un mot, implacable.

Parfois, je m'observe de loin et je songe : « Je suis un panorama. » Dans mon rêve, mes membres sont scellés.

Je dois me trouver dans un château, un grand château intérieur et éternel. Je cours tout en restant statique. À un moment donné, je me mets à respirer la honte, liquide et noire. Tout autour de moi, de magnifiques jardins, et la lumière artificielle qui me transperce la tête.

Mon cœur aussi est blessé, je peux clairement le voir, il vibre de la caresse d'un dard brûlant. Puis il prend la forme d'un encrier, une petite plume y trempe sa pointe et le déchire avec dévotion. Il y a de l'encre partout, une traînée d'étoiles dans l'espace.

C'est le moment où je pars en quête de mots, je cherche aussi mon nom sans le trouver. Je fouille entre mes dents, dans mes reins, mes nerfs, mon cartilage. Je ne parviens à rien.

Je sens alors mon sang, noir. Il se met à couler sur mon corps nu et parfait, qui pourtant ne bouge pas. Je suis maintenant fragmentée et figée comme dans un bas-relief.

J'ai peur. J'ai besoin d'avoir peur.

Mes cheveux, des feuilles fluorescentes. Mes yeux, deux pierres brillantes. Mes pensées, autant de boîtes en or.

Une voix y est recluse, elle me parvient et hurle d'avoir pitié de quelqu'un, de moi-même probablement. Je ne réponds rien. Je ne fais que l'écouter, cet écho égal et mélodieux comme le chant des oiseaux.

Ils ne savent rien faire d'autre, et il en va de même pour cette bouche irréelle : ils ont appris à écouter et à répéter un seul et unique rythme, pour l'éternité. Ne serai-je jamais digne d'une telle obéissance ?

Je me suis souvent disputée avec le monde d'aujourd'hui, je ne saurais quel autre nom lui donner. Nous parlions du sens de l'art et je soutenais fermement que le sens de l'art n'est autre que le sens de la douleur. Nous discutions de la beauté et du bien et moi, j'incitais à les craindre, à obéir justement. On se moquait de moi.

J'ai continué comme ça pendant longtemps, jusqu'à devenir ce que je suis. En écrivant. En rêvant le feu.

ÉPREUVES HO



« *ELSA*, FÉMININ SINGULIER. Terme italien d'origine germanique. Ce mot désigne la garde, pièce métallique perpendiculaire placée entre la lame et la poignée de l'épée et servant à protéger en partie la main et à stopper la lame contre le fourreau. Exemple: *immergere la spada fino all'elsa*, plonger l'épée jusqu'à la garde; *stare con la mano sull'elsa*, s'appuyer de sa main sur la garde. Sens figuré: être prêt au combat. »

La petite fille lève les yeux vers sa mère. Un pâle sourire sur le visage, elle pointe du doigt la page.

« Tu as très bien lu, dit Irma.

– Pourquoi ce prénom-là? »

Dans le reflet de la fenêtre, elle se voit assise, dans la cuisine. Sa tignasse lui mange le visage.

C'est un matin de printemps, Rome est tiède et sent l'herbe fraîche. Elsa en arrache beaucoup tous les jours, des touffes entières, longues et collantes, dans les rues et sur les murs du quartier de Testaccio. Et lorsqu'elle s'approche des abattoirs, non loin de là où elle habite, elle tire dessus de toutes ses forces chaque fois qu'elle entend une bête hurler.

« Je suis une épée? demande Elsa à sa mère.

– Une épée ou quelque chose qui y ressemble. »

La femme contemple sa fille. La suit du regard tandis qu'elle pose sa tête sur un côté du livre, froissant le bord des pages et les soulevant. Elle est triste mais insouciante.

« Comment ça se passe, la récitation que tu es en train d'organiser ? »

– Ce n'est pas une récitation, précise Elsa, sa main de nouveau posée sur le papier, mais une courte pièce de théâtre. La première représentation a déjà eu lieu.

– Ah oui ? »

Elsa se redresse, acquiesce tout en se signant :

« Je le jure, dit-elle avec solennité.

– Et où ça ?

– À l'arrière de l'immeuble. Devant les fées, les chats et presque tous les enfants du quartier.

– Pourquoi tu ne m'as pas invitée ? »

Irma s'approche affectueusement d'elle. Elle peut voir ses pupilles se dilater, envahissant peu à peu le mauve de ses iris. Elle voudrait la serrer contre elle mais se retient.

« Elsa.

– Oui.

– Il n'y a pas deux épées qui se ressemblent. N'oublie jamais ça. »

La femme surveille Elsa d'un œil sévère tandis qu'elle referme le livre.

Irma est institutrice. Elle souhaiterait que sa fille ne trébuche pas en lisant, qu'elle réussisse à faire au moins une chose de bien dans sa vie. Quelque chose de grand, de neuf. Elle se l'imagine souvent dans la classe où elle fait cours, coincée derrière son petit banc d'école, son tablier bien propre, vive, les joues rouges de bonne santé. Mais Elsa est pâle, et cela fait déjà plus de deux ans qu'elle ne va plus à l'école.

« On lira encore un peu mais plus tard, ça te va ? »

– Je ne peux pas. Je dois sortir.

– Où est-ce que tu vas? s'enquiert Irma, son inquiétude diluée dans la voix.

– J'ai des choses à faire.

– Tu veux aller chez ta marraine? Elle peut envoyer quelqu'un venir te chercher? »

Elsa esquisse une légère inflexion du menton.

Soudain, le souvenir d'un après-midi pas si lointain la submerge. Elle avait appris à boire du thé et à manier le petit couteau à fruits. Pour l'occasion, on avait apprêté ses cheveux, on l'avait parée de vêtements et de bracelets en or.

Depuis, elle n'avait plus revu la noble dame qui l'avait baptisée. Maria Guerrieri Gonzaga Maraini.

Au début, Elsa avait du mal à se rappeler ce nom si long. Qui la séduisait et l'intimidait. Ce n'est qu'au fil des ans qu'elle était parvenue à l'aimer, et aujourd'hui elle le porte comme une amulette.

« Alors, tu veux y aller? » répète Irma.

Elsa la fixe. Ses lèvres sont les mêmes que les siennes, la même silhouette, menue mais coriace. Irma a peu d'argent en poche et tant de choses à faire.

Elle consulte le calendrier, un papier froissé qui sent très fort l'encre. *Avril 1922*, l'inscription figure tout en haut des semaines listées les unes à la suite des autres, des lignes où sont notées des dizaines de rendez-vous et d'échéances.

« Tu as mangé quelque chose, au moins? demande Irma en soupirant, les yeux rivés sur le calendrier.

– Non. »

La fillette s'observe encore dans la vitre. Elle pourrait être un papillon aux couleurs opalescentes et aux ailes repliées. Elle ne sait pas quoi penser de son reflet. Elle enroule un châle autour de ses épaules, l'ajuste au niveau de la poitrine.

Puis, d'un geste ample, salue sa mère, referme la porte derrière elle, traverse ensuite un dédale de couloirs.

Elle descend les escaliers de l'immeuble, ses plafonds sont hauts, ses murs épais et ambrés. On y voit des trous dans le crépi, habités par les fourmis et les fleurs sauvages.

Plus de trente familles vivent ici. Les appartements sont composés de pièces minuscules et moisies, les chambres sont noires comme un four.

Elsa observe les fenêtres depuis la cour, les mains sur les hanches et les yeux grand ouverts. Toutes sont fanées, résignées comme de vieilles orphelines en rang d'oignons face à leur destin. Le vent les frappe de toute sa force.

La voisine du dernier étage, une dame renfrognée vêtue d'une robe de chambre usée, la rejoint. Elle tord péniblement ses doigts, demande à la petite ce qu'elle fait là.

« Ta mère sait que tu es ici ? »

Elsa ne l'écoute pas.

Elle a trouvé sa fenêtre, un rectangle minuscule et comme ruiselant vers le sol. À tout moment, elle pourrait se détacher du mur et tomber. On peut entendre ses gonds grincer.

« Qu'est-ce que tu regardes ? »

– Ma chambre », avoue Elsa, sans quitter le mur des yeux.

La femme s'éloigne en silence, et lui lance un dernier regard réprobateur.

Peut-être que le principal problème est de réussir à se trouver seule, se dit-elle. Peut-être que traîner dans les rues est une chose bien plus belle que le plus court des séjours à la maison. En tout cas, c'est certainement moins sinistre, moins fatigant et sans conteste, moins ennuyeux. Peut-être qu'elle devrait s'enfuir et ne plus jamais revenir.

Elsa récapitule ses pensées, une par une, au ralenti. Elle les entend qui dansent dans sa tête comme les aiguilles d'une pluie fine. Parfois, elle est distraite. Les aiguilles font alors moins de bruit.

Elle flâne ainsi depuis un moment, elle devrait déjà être chez sa marraine mais elle continue à gagner du temps.

Elle croise Anna, une gamine qui vit à quelques rues de la sienne. À elles deux, elles attrapent un insecte pour le déposer par terre, à l'abri, loin du vacarme et des gens.

« Tu sais ce que c'est ? demande Elsa, le ton docte.

– On dirait un cafard, tente de deviner Anna. Mais il est trop clair.

– C'est un scorpion blanc.

– Je n'en ai jamais vu.

– C'est très rare. »

Elsa se penche doucement, retient son souffle, le ventre face au sol. Et petit à petit forme une prison de ses mains. Les pointes de ses cheveux courts frôlent l'asphalte.

« Lève ton pied », ordonne Anna à ses côtés, blonde et presque aussi grande qu'elle.

Vêtue d'un blouson, elle a de la peine à se tenir debout sur ses jambes arquées et maigrichonnes.

« Fais semblant de l'écraser, lui conseille-t-elle frénétiquement. Comme ça, il prendra peur et s'en ira.

– Un scorpion n'a peur de rien. »

Elsa est sur le point de le caresser. Elle approche deux doigts de sa carapace luisante. Demeure immobile, comme l'animal.

« Alors ?

– Alors quoi ? »

Son corps allongé brille jusqu'à son dard. Il est grand, divisé en sections géométriques. Elsa tente de les compter.

« Il est mort ?

– Je n'en suis pas sûre », articule lentement Elsa, tandis qu'elle l'observe en train de se déplacer de façon imperceptible.

Sa main est suspendue en l'air. Elle se met à mesurer le scorpion au moyen de ses phalanges, placées au-dessus de la carapace.

« Regarde les tenailles qu'il a, s'exclame de nouveau Anna.

– On appelle ça des pinces.

– Je vais le bousculer avec une pierre. »

Elsa se relève enfin, en prenant soin de ne pas écraser le scorpion. Elle croise le regard de la gamine au moment où elle nettoie ses bas pleins de poussière et de terre.

« Pourquoi tu me fixes comme ça ?

– Tu n'as vraiment pas beaucoup d'imagination, répond-elle, méprisante. Et si on l'enfermait plutôt dans un cerceau de feu ?

– Est-ce que ça va le faire bouger ?

– Non, il ne bougera pas. »

Sa marraine dépose deux parts de gâteau devant elle. Elle la fait asseoir et lui pose une petite cuillère sur le bord de l'assiette, un disque de porcelaine fine. Puis elle lui offre un verre de lait.

Elle lui dit qu'elle est maigre, qu'elle ne grandira jamais.

« Tu as vu ta tête ? Tu as l'air d'un masque délavé. »

Elsa l'écoute sans rien dire. Elle se sent épuisée. Attrape quelques miettes du gâteau.

Les manchettes de son chemisier se retrouvent dans l'assiette, sa marraine les lui retrouse.

« Mange, lance-t-elle finalement, et son visage s'illumine, faussement distrait. Nous étudierons plus tard. »

Elsa continue à s'aider de ses mains. Le gâteau est sucré et moelleux. En mangeant, des cheveux finissent dans sa bouche. Ils ont un goût de sang et de chocolat.

« Tes frères ?

– Ils vont bien.

– Et à l'école?

– Je sais qu'ils y vont, explique Elsa en se léchant les doigts. Ils y vont tous les jours.

– Souviens-toi toujours de les aider.

– Oui, oui, je sais. »

Elsa saisit la petite cuillère à sa droite et la tapote contre l'assiette. Le tintement se dissipe dans l'air.

« Rien n'est plus important que d'aider son prochain. »

Il n'y a personne d'autre qu'elles dans la pièce.

« À la maison, je m'assois avec eux au moment des devoirs. Mais Aldo et Marcello ne m'écoutent jamais, ils ne s'intéressent qu'à leurs jeux.

– Tu es si pâle », murmure la femme.

Elle est toujours debout, bras croisés, la mine pensive. De temps en temps, elle réarrange son tailleur, jupe évasée, tout en draperies. Les manches de sa veste sont étranges, resserrées aux avant-bras et bouffantes au niveau des épaules.

Sa mère ne possède rien de tel, pense Elsa. Elle porte des choses simples, souvent soigneusement rapiécées. Sa coiffure n'a pas changé au fil des années, une queue-de-cheval basse et relâchée, des mèches folles à l'avant. Quand sa marraine est, elle, toujours tirée à quatre épingles, ses ongles parfaitement ovales, ses bijoux assortis à ses tenues.

Elsa ignore l'âge qu'elle peut avoir. Mais elle est certainement vieille, très vieille.

Au moment de lui dire au revoir, elle voudrait lui dire merci. Elle voudrait lui dire qu'elle n'a plus peur la nuit et que, parfois, elle se sent même heureuse.

Elle se contente de l'embrasser en se mettant sur la pointe des pieds, elle pousse sur ses chaussures et la serre contre elle, ses bras autour du cou. Cela dure une poignée de secondes. Elsa sent, sous elle, la dentelle tissée, la peau lisse et parfumée.

Une fois rentrée chez elle, personne ne l'accueille.

Elle perçoit la lourde respiration de ses frères recroquevillés dans leurs couches, placées dans un coin de l'entrée. Son père se cache, allongé sur une sorte de lit de camp à l'autre extrémité de l'appartement, comme chaque soir. Elle l'écoute pleurer.

« Tu étais où? »

Irma entre dans le petit salon et fond sur elle.

Elsa laisse sa mère l'attraper, elle reconnaît là la force pratique qu'employait avec elle sa nourrice, il y a encore quelques années de cela. Chaque geste exprimait un reproche, un amour ponctuel.

La femme lui retire son châle puis la met à table. Elle lui prend les mains en les frottant à plusieurs reprises, pour la réchauffer. Elle lui indique en même temps l'assiette dans laquelle l'attend son dîner.

« Je ne veux rien, dit Elsa.

– Tu étais où?

– Chez Mme Guerrieri.

– Elle va bien? Qu'est-ce qu'elle t'a dit?

– Que je peux aller la voir à n'importe quel moment. Que je pourrai continuer à m'entraîner dans sa villa, y compris devant ses amis. Que je pourrai profiter de son jardin quand il fera beau.

– Tu aimes lui rendre visite?

– Je crois que oui. »

Irma déplace une chaise pour s'asseoir. Elle s'installe avec un peu d'indolence.

« Comment va papa aujourd'hui?

– Comme il va toujours. »

Elsa ignore de quoi souffre son père. On lui a dit qu'il était malade et qu'il ne devait pas se fatiguer. « C'est un faible », voilà ce qu'elle entend souvent. « Il n'est bon à rien, même faire l'homme, il sait pas faire. »

Il est tuteur pour enfants égarés à la maison de correction Aristide-Gabelli, « l'école des garnements », comme Elsa l'appelle.

Il lui arrive de ne pas parler pendant des jours, comme si on lui avait coupé la langue. Il ne sort que très rarement avec sa famille. Il est distant et confus. Et on lui sert à manger à heures fixes : à midi et à sept heures du soir.

Personne ne semble lui prêter la moindre attention, même lorsqu'il va dans le potager aménagé au pied de l'immeuble, où poussent quelques fruits et légumes.

« Je peux te poser une question ? a un jour demandé Elsa à sa mère.

– Qu'est-ce que tu veux savoir ? a répondu Irma, pressée.

– Pourquoi est-ce que papa pleure ?

– Tu crois que c'est facile ? Je veux dire, savoir pourquoi quelqu'un pleure... Ça a l'air de rien, mais pas du tout.

– Pourquoi est-il si malheureux ?

– On l'est tous plus ou moins. La différence, c'est que certains savent mieux le cacher que d'autres, et ton père, il n'est pas très doué pour ça non plus. »

Elsa ne sait pas exactement ce qu'est un père, tandis qu'elle se figure davantage en quoi consiste une mère. Les mères sont, à ses yeux, de saintes épouses, à la fois insignifiantes et divines. Elles ressemblent toutes à des animaux fantastiques, mystérieuses et excessivement fidèles. Qu'est-ce qu'une mère ? Une figure mythique, revêtue d'habits amples et sombres, sous lesquels on ne pourrait deviner un corps de femme.

Mais de son père Augusto Morante, ainsi que de tous les autres pères, elle ne sait que penser.